Bec à bec

Jacques ALEGRE
Prix Moselly 1952

Il s'est conservé, dans un village du plateau lorrain, une coutume charmante : un garçon ne saurait demander une fille en mariage autrement qu'en posant, devant la demeure de sa belle, une paire de sabots, tournés talon contre talon. Si la jeune fille accepte, elle replace les sabots sur le seuil, mais, cette fois, bec à bec.

Voilà pourquoi on attend le printemps, à Rougemont pour se marier, car les garçons, tous bûcheron de père en fils, utilisent leurs longues soirées d'hiver à sculpter eux-mêmes ces sabots de fiançailles.

Une telle tradition provoque parfois des méprises dont le village fait longtemps gorge chaude. Les Lorraines sont fières et discrètes : tel gars, qui se croyait élu, en est souvent pour ses illusions !...

Nicolas Trénac, quant à lui, ne redoutait pas de semblable humiliation. Mais, bien que son mariage avec Charlotte Brocard fût décidé de longue date, le garçon s'était soumis comme les autres à la coutume. Adroit de ses mains, il comptait d'ailleurs offrir à sa belle les plus fins sabots de Rougemont.

Dès le début de l'hiver, quand la nuit tombe sur les hauts, du côté des Vosges, avec une aigreur qui ne trompe pas, il s'était mis au travail. Il avait choisi une bille de noyer, bien sèche, ombrée comme une peau délicate et plus dure que la pierre. Il l'avait d'abord façonnée, de sa hache, à l'image d'une caravelle replète. L'intérieur du sabot évidé à la vrille, Nicolas épaulait la cuiller tranchante qui lui jetait à la face les fines coquilles des copeaux beurrés. Enfin, de son solide couteau de bûcheron, il avait fouillé, taillé, gratté, épluché le bois, attentif au cheminement des veines, soucieux des éclatements qui, au terme de l'effort, peuvent compromettre l'ouvrage. Et maintenant que la dernière neige de l'année ourlait les crêtes à petits points pressés, le garçon examinait son travail : les sabots, si harmonieusement jumeaux, montraient à la fois la robustesse et la gracilité des filles de son pays. Nicolas flattait le noyer d'une main amoureuse, parcourait la chair lisse, du talon hardiment découpé à la fossette malicieuse de la pointe, en passant par la ligne bombée du ventre.

Oui ! ils étaient beaux, les sabots de Nicolas et bien dignes de chausser les pieds mignons de sa promise. À les voir si vivants, on imaginait la Charlotte, s'affairant dans son foyer tout neuf, trottinant de la cuisine à la chambre, emplissant les pièces du claquement clair et joyeux de ses sabots. Et Nicolas, frémissant d'orgueil, pensait qu'ils symbolisaient le trait d'union parfait entre ses deux passions : celle qu'il aimait et la bonne terre lorraine qui, depuis leur naissance, tous deux les portaient.

Aussi, sans plus tarder, le garçon les déposa, le soir même, talon contre talon, devant la ferme des Brocard. Ah ! il pouvait dormir son franc sommeil ! Il les retrouverait, au petit jour, bec contre bec. Alors, toujours selon la coutume, il les reprendrait pour les donner définitivement à Charlotte quand elle serait sa femme.

C'est pourquoi grande fut sa surprise de constater, le lendemain, l'absence des sabots devant la porte.

Par contre, des empreintes, marquées dans la neige et ombrées par un reflet de lune, partaient du seuil, et le bûcheron reconnut, à n'en point douter, la forme des sabots qu'il avait sculptés. Ces empreintes menèrent jusqu'à la croisée des chemins.

Là, d'autres traces dans la neige rejoignaient les premières, plus larges celles-ci, plus appuyées et conquérantes. Et voilà que les deux lignes d'empreintes cheminaient de conserve, si rapprochées que l'image s'imposait de deux corps serrés l'un contre l'autre, très près, plus près encore, mêlant leurs doigts, leur souffle, mêlant leurs pas…

Bientôt, Nicolas fut fixé. Il savait où le menaient les empreintes ; dans la vallée, vers la Resouze, à la barque du père Saturnin. Ce vieil original de célibataire laissait pourrir le long d'une berge de la rivière une barque pontée qui possédait mauvaise réputation. Sa cabine abritait, disait-on…

Nicolas Trénac eut un geste de révolte : non ! impossible ! Charlotte ! sa promise, la fille la plus sage du village !

Pourtant, la preuve était là, inscrite dans la neige, indiscutable…

Au bord de la Resouze, devant cette barque qui cachait les galants, la fureur tendit son voile de sang sur le regard du garçon. Il se laissa glisser jusqu'à l'eau et sortit son couteau : celui-là même qui avait servi à sculpter les sabots…

Il se pencha sur le bateau et, d'un geste sec, il trancha la corde qui le retenait à la rive.

La Resouze, enflée par les neiges, dévidait l'écheveau rapide de ses eaux vertes et soyeuses. La barque, libérée, hésita un instant, tourna, puis fila résolument vers le barrage de la scierie Marquise, à deux kilomètres en aval : cinq mètres de chute libre, creux bouillonnant qui engloutirait le bateau et sa charge d'amour…

Et les amants, ignorants du drame, glisseraient sur cette eau vive et régulière qui, tout à l'heure, se casserait sous eux. Nicolas, le regard fixe, regardait la barque s'évanouir dans la nuit où le jour commençait à poindre, là-bas, en direction de la scierie…

***

Le soir ramena Nicolas Trénac au village. Toute la journée, il avait skié sur les hauts, au Saurupt, sous le Roc du Pot de Vin, cherchant la mort qui, toujours avait reculé à l'ultime moment, lorsque son amour-propre de champion reprenait ses droits.

Alors, il avait décidé de se constituer prisonnier. La chance le servit, puisqu'il rencontra, à l'entrée de Rougemont, Alphonse, le garde-champêtre dont l'uniforme ferait l'affaire.

Mais l'homme l'arrêta net dès les premiers mots :

– Tu n'es pas au courant de l'histoire, Nicolas ! Tout le village en parle. La barque du père Saturnin était bel et bien un nid d'amour pour galants ! Même qu'au petit matin, elle s'est détachée en emportant deux amoureux vers la chute de la scierie Marquise. Une veine que le bateau ait heurté la Tête du Coquin, le rocher au milieu de la Resouze et que la crue a recouvert en partie. Le vieux bois s'est éparpillé sous le choc et les galants de sont retrouvés sur la pierre, tout gelés et honteux.

Hé, Nicolas, tu ne dis rien ! il est vrai que tu ne connais pas le garçon ou peu : il est du bourg, le Jean Planchut qu'on l'appelle.

Mais la fille, tu la connais, Nicolas, tu la connais même très bien, la fille, puisque c'est Léone… Hé ! Nicolas, te sauve pas comme ça et laisse-moi finir… c'est donc Léone, la Parisienne, la petite bonne des Brocard…

***

– Elle rejoignait son galant à la barque deux fois par semaine, expliqua Charlotte. Le soir, elle laissait ses sabots sur le seuil et, au petit matin, elle descendait pieds nus, pour éviter le bruit.

Ce matin, elle a pris les sabots que tu avais posés la veille pour les siens et c'est pourquoi tu ne les as pas trouvés, Nicolas !

– Et que sont-ils devenus, Charlotte ?

– Léone les a perdus au moment du naufrage. Ils voguent peut-être vers la mer, à moins qu'ils n'aient fait la cabriole au barrage…

Et, devant l'air soudain sérieux du garçon, la petite ajouta bien vite :

– Mais peu importe, mon grand chéri. Tu as toute ta vie, désormais, pour me sculpter de nouveaux sabots, car, tu sais, ceux de ce matin, ils étaient bec à bec…